



Paris, le 3 mars 2010

Philippe TOULEMONDE

Fils de la Charité

16 juin 1928 - 24 février 2010

« J'ai le mal de Dieu, j'ai le mal du ministère du peuple » (J.E. Anizan)

Philippe est né le 16 juin 1928 à Roubaix, il était le 4^{ème} d'une fratrie de neuf enfants, au sein d'une famille d'industriels du secteur de la filature depuis six générations. Une famille catholique, sensible aux questions sociales, ouverte au monde des intellectuels, des écrivains, des artistes. « Enfant et adolescent, il était naturellement doux et pacifique - disent ses frères et sœurs - souriant, discret. Il ne contrariait personne, mais n'en pensait pas moins et n'en faisait qu'à sa tête ». Ces traits de caractère l'accompagneront toute sa vie. Après ses études secondaires, Philippe fait l'école des Hautes Etudes Industrielles de Lille. Avec son diplôme d'ingénieur en poche, il était voué à prendre un poste de responsabilité dans une des entreprises familiales ou ailleurs. Mais, ce terreau familial et chrétien, la situation des travailleurs dans la France de l'après-guerre, son engagement chez les Scouts et à la JEC, réveillent en lui la vocation religieuse et sacerdotale, avec une conviction : « se mettre au service des pauvres et des travailleurs ». Une expérience de travail faite pendant l'été comme balayeur aux ateliers de la Cie des Wagons Lits, le confirme dans son choix, qu'il décide de mettre en pratique chez les Fils de la Charité.

Après le noviciat en 1951 et des études de théologie à Issy-les-Moulineaux, il prononce ses vœux définitifs le 7 octobre 1955 et reçoit l'ordination sacerdotale à Saint-Paul (Issy-les-Moulineaux), le 2 juin 1957. « J'ai eu la joie de participer à sa première Messe près de Roubaix -dit un Fils- Ce qui me frappa fut le petit discours que Philippe fit devant ses parents et amis, tous d'une classe sociale dite "haute": il parla des pauvres, des travailleurs avec un cœur, une foi, qui marquèrent l'assistance. » Sa famille a conservé cette allocution, où il disait, entre autres : « *Le danger des biens, de tout ce qu'on possède d'une manière égoïste, c'est qu'ils contiennent comme en germe une rupture de fraternité humaine. De par le fait même, une rupture avec le Christ qui s'identifie avec le pauvre. Il n'y a pas d'amour de Dieu sans l'amitié du pauvre* »

En 1958 il est nommé dans la région minière du nord de la France, à Sallaumines. Pendant 7 ans il est en paroisse. « Dans l'équipe, il était le sage, il savait écouter, quand il parlait c'était avec calme et profondeur - témoigne un de ses coéquipiers - Dans ses nombreuses visites dans le quartier, c'était sa simplicité qui marquait les familles, l'intérêt qu'il portait à leur vie ». Appelé au ministère de prêtre-ouvrier, il quitte Sallaumines pour vivre à Avion, dans la même région, avec deux autres P.O. en HLM. Il travaille dans le bâtiment et s'engage à la CGT. « Dans le syndicat, comme dans l'entreprise, il s'y donne tout simplement, mais toujours avec profondeur ». A 56 ans, il accepte la proposition d'une retraite anticipée.

Un an après, en 1985, ce sera le grand saut. Le Conseil Général lui demande de partir avec un autre Fils - Martirián Marbán, Espagnol et prêtre-ouvrier comme lui - fonder l'Institut en Colombie, dans le diocèse de Facatativa, proche de Bogotá. Bien que ne connaissant pas la langue et ayant tout à apprendre de la réalité humaine et ecclésiale qui l'attend, il accepte avec joie et confiance. Le 26 février 1985, Marti et Philippe

atterrissaient à Bogotá. Les Fils étaient attendus pour apporter leur charisme et leur savoir-faire dans la mise en route d'une pastorale des travailleurs liée à une pastorale populaire en paroisse, dans un secteur qui connaissait une industrialisation rapide et brutale. Un groupe de jeunes intéressés par les Fils attendaient leur arrivée. Pendant plusieurs années, Philippe se chargera de l'accompagnement de ces jeunes et de d'autres qui frapperont à la porte.

Comme dans toute nouvelle fondation, l'enthousiasme allait de pair avec un certain dépouillement. La foi et l'amour des gens ont permis à Philippe d'avancer et de donner ce que le Seigneur attendait de lui. Il écrivait quelques mois après son arrivée : *« J'ai la joie d'être au milieu d'un peuple de pauvres, la joie de vivre avec une communauté chrétienne qui a l'habitude du travail en commun... Ceci dit, je suis un immigré... C'est assez humiliant de ne pas arriver à bien s'exprimer... C'est un vrai dépouillement...J'essaie de vivre cela en union avec ces peuples pauvres... »*

Le témoignage de tous ceux qui ont vécu et travaillé avec lui pendant ces 25 ans en Colombie est unanime : persévérance, sérénité, discrétion, bienveillance, proximité des petits, une grande profondeur spirituelle puisée dans la prière, la méditation et l'étude, notamment du Père Anizan dont il aimait montrer l'actualité. Dans le même temps il était intraitable face à l'injustice faite aux pauvres. Ses silences, parfois gênants pour certains, pouvaient être trompeurs. « Avec son silence il parle beaucoup », disait un jeune en formation. Il a jonglé parfaitement entre les militants ouvriers chrétiens (MTC) et non chrétiens, les visites aux familles, les groupes de prière, l'accompagnement de la Fraternité Anizan, le ministère des malades, la collaboration, y compris par le travail, dans des chantiers du quartier, comme la construction de logements par les habitants eux-mêmes en régime de coopérative, le soutien de causes justes... L'un des quartiers où il s'est le plus investi à Funza, et où il était particulièrement aimé, est devenu paroisse sous la responsabilité d'un prêtre diocésain. A la demande des habitants, l'évêque lui a donné le nom de San Felipe Neri. Un clin d'œil ?

Depuis quelques années, il répétait : *« Tant que je peux aider ici, j'aimerais rester au milieu de ce peuple, mais si vous constatez que je deviens une charge pour la branche, n'hésitez pas à me faire entrer à Saint Joseph »*. Il n'a pas eu le temps de le faire, car l'aggravation de son état de santé a rendu le voyage impossible. Il a eu néanmoins la joie de recevoir la visite de divers membres de sa famille ces dernières semaines.

Dieu est vraiment surprenant ! Ce qu'il redoutait tant, être une charge pour les autres, a été l'occasion d'une expérience de fraternité et de foi face à la souffrance, qui a laissé des traces chez ses frères et tous ceux qui l'ont accompagné ces derniers mois. Un des membres de la branche l'exprime bien : « Philippe a été une lumière pour nous. Jusqu'à la fin, sans parler, il aura été un témoin, sa souffrance a généré tant d'amour ! Un pasteur, un apôtre, un frère : un vrai Fils de la Charité. »

Il s'est éteint le 24 février 2010 à Bogotá, comme il a vécu, calmement, discrètement, entouré de ses frères et des amis de ce peuple qu'il a tant aimé et qui le lui a bien rendu. La messe des funérailles a eu lieu le 26 février à Funza, où il était arrivé il y a 25 ans jour pour jour, coprésidée par les évêques des deux diocèses où les Fils sont présents. « Pour une fois - dit une amie - il n'a pu rester dans la discrétion, tellement il y avait de gens venues exprimer leur affection et leur reconnaissance ». Son corps repose dans le cimetière de Bogotá.

José Miguel Sopena, fc

**Une eucharistie sera célébrée en France le mardi 16 mars 2010 à 16h30
en l'église Saint-Etienne d'Issy-les-Moulineaux (92130)**